

Trois habits du temps

MARIA JIMENEZ

EA 4080 (Linguistique et lexicographie latines et romanes)
Université Paris IV-Sorbonne, France

Résumé

Il est admis que, négligeant l'exochronie, les formes du mode quasi-nominal s'opposent entre elles par l'image qu'elles nous livrent de ce segment de temps (endochronie) qu'implique le déroulement de tout verbe. L'objectif de l'étude est de cerner ces trois images, de comprendre comment chacune structure ce temps intérieur et affecte les espaces résultant de cette structuration à l'acteur et à l'événement que déclare tout verbe. L'hypothèse défendue ici aboutit à penser le mode quasi-nominal comme un jeu d'oppositions emboîtées entre représentation théétique et représentation non théétique, puis au sein du non théétique, entre représentation statique et représentation dynamique.

Mots-clés : verbe, mode, quasi-nominal.

Abstract

It is recognised, neglecting the *exochronie*, that the forms of the *quasi-nominal* mode conflict with each other through the image they offer of this segment of time (*endochronie*) involved by the progress of any verb. The purpose of this study is to define these three images, to understand how each one of them structures this interior tense and affects the spaces resulting from this structuration to the actor and to this event that all verbs declare. The hypothesis advocated here leads to approach the quasi-nominal mode like an opposition game fit together between thetical representation and unthetical representation and then, within the unthetical, between static representation and dynamic representation.

Keywords: verb, mode, quasi-nominal.

Le temps loge hors de l'horloge (Klein, 2003 : 22). C'est entendu. Mais, où loge-t-il alors ? Il s'en faut encore de beaucoup que l'on ait répondu à la question, car le temps se cache derrière ce qui s'y passe. Il n'exhibe que ses effets. Les physiciens le savent, qui aimeraient tant le mettre à nu. Qu'ils se consolent : si le temps leur donne du fil à retordre, il n'en donne pas moins aux linguistes via son image : le verbe. Le verbe, sous toutes ses formes, tous ses « habits », est leur « trou noir » et face à son étrange garde-robe, prévue pour tous les temps, toutes les durées, toutes les chronologies, ils continuent, encore et toujours, de s'interroger. C'est à trois de ses « habits » que nous nous intéresserons ici : l'infinitif, le gérondif et le participe.

Ces « protoformes », comme les nommait Maurice Toussaint (2003 : 332), constituent, on le sait, un sous-système dont la cohérence est assurée par :

- leur inaptitude commune à définir, voire à poser, le support dont elles constituent l'apport ; c'est leur première convergence,
- et, seconde convergence, leur incapacité à situer dans quelque époque que ce soit le procès qu'elles déclarent. *Soñar, soñando, soñado...*, présent, passé, futur..., révolu, non révolu, tout est possible. Et tout viendra d'ailleurs, pour peu qu'en discours je me pourvoie de l'auxiliaire ou du verbe d'appui qu'il faut : *voy a soñar, acabo de soñar, estabas soñando, habrán soñado...*

Cette seconde incapacité trouve à s'expliquer dès lors que l'on distingue, comme le faisait Guillaume, deux types de temps : un temps porteur, l'exochronie, qui figure le flux temporel, et un temps porté, l'endochronie, qui correspond quant à lui au segment délimité par le début et le terme d'un procès s'accomplissant.

Le premier de ces temps, l'exochronie, se trouve représenté d'une même manière dans chacune des formes qui nous occupent ici : sous la forme d'un axe orienté¹, mais non structuré, un axe où le locuteur, image linguistique du sujet parlant, ne s'inscrit pas. C'est donc au niveau du temps porté, de l'endochronie, ou plutôt de la représentation qu'elles en donnent, que nos trois formes se séparent.

Dans son étude des verbes *haber* et *tener*, Delport (2004) propose une description de cette endochronie qui, prenant appui sur l'hypothèse faite par Chevalier (1992 : 329-342) pour les formes indicatives, permet de réduire infinitif, gérondif et participe à un jeu de positions entre les trois paramètres de l'événement, de l'acteur et de l'observateur :

- ou bien ce dernier prend place dans l'en-deçà de l'acteur, lequel est contemporain de l'événement. C'est là l'ordonnancement que déclare l'infinitif et l'image qui en résulte est celle d'un événement dont l'effectation est perçue comme non entamée : {Obs < (Act, Évt)}.

Obs	Act Évt
-----	------------

- ou bien, deuxième cas, l'observateur est contemporain et de l'acteur et de l'événement ; c'est alors l'image d'un procès s'accomplissant, d'une effectation en cours qui nous est donnée. Elle est dite par la forme sécante gérondive, soit {Obs, Act, Évt} :

¹ Cette orientation est à considérer ici comme un axiome qui pose sans plus que l'image du temps exochronique est celle d'un temps qui s'écoule toujours dans le sens ascendant.

Évt Act Obs

– ou bien, troisième et dernier agencement, celui signifié par le participe où l'effectation est vue comme révolue car l'observateur, contemporain de l'acteur, s'inscrit cette fois dans l'au-delà de l'événement, soit {Évt < (Act, Obs)}² :

Évt	Act Obs
-----	------------

Ces configurations donnent une assise à l'impression, largement partagée, que les formes du quasi-nominal dessinent, comme le soulignait Maurice Toussaint, un mouvement du type « avant, pendant, après », que nous sommes là face à un parcours qui mène l'observateur de l'en-deçà vers l'au-delà de l'événement. Elles aboutissent aussi à établir une opposition entre l'infinitif et le gérondif, formes où l'acteur et l'événement partagent un même espace, et le participe, où ils occupent des espaces distincts. De là la conclusion de Delpont : le participe, qui transgresse la règle de contemporanéité acteur / événement, fait exception au sein des formes d'aspect immanent³. L'observation des emplois en discours du participe tend elle aussi, il est vrai, à confirmer cette singularité. Des trois formes qui nous occupent, elle est la seule, en effet, à ne pouvoir accéder au discours sans auxiliaire, la seule aussi qui exige que cet auxiliaire soit *haber*⁴, et la seule enfin qui n'accepte aucune substantivation de discours⁵.

C'est pourtant une ligne de partage différente que l'observation des signifiants nous invite à tracer. Que nous donnent-ils à voir au juste ? Un premier contraste -R/-DO qui aboutit à isoler l'infinitif et à lui opposer la paire gérondif et participe. Puis, au

² Cette formule, la première posée, Chevalier finit par la réviser au bénéfice de celle-ci : {TÉvt' = TAct = TObs} où Évt' désigne l'événement sous l'espèce de l'accompli.

³ Toutes choses qui corroborent en somme le contraste pointé par Delpont dans son étude entre « formes prédicatives » (l'infinitif et le gérondif) et « forme non prédicative » (le participe) : « Toute forme simple pose tout ensemble son support et son apport. Elle ne peut les poser que joints, réunis dans le même espace. Les installer dans deux espaces distincts revient à empêcher celui-ci d'être pris pour support de celui-là, interdit à celui-là de prédiquer sur celui-ci » (2004 : 100).

⁴ Les verbes *ser* et *estar* ne peuvent introduire quant à eux qu'un adjectif participial. Sur cette distinction entre participe et adjectif participial, Delpont, 2004 : 89-93.

⁵ En discours, en effet, la seule forme qui puisse être mise en regard du participe est l'adjectif obtenu par saisie de l'article neutre *lo* (*lo soñado*).

sein de cette paire, un second contraste où le gérondif, forme marquée (-NDO), fait face au participe, forme non marquée (-DO)⁶.

Cette grille de lecture peut sembler étrange et pourtant, pour peu qu'on s'y attarde, on s'aperçoit que la langue use bien souvent de ces jeux d'oppositions et de ces emboîtements pour structurer les systèmes ou les sous-systèmes qui la composent. Que l'on songe, par exemple, au système des démonstratifs où la forme *aquel* s'oppose à la paire *este / ese* (marqué / non marqué)⁷, ou bien encore au sous-système des pronoms atones de rang 3, dans lequel, là encore, les contrastes s'emboîtent : tout d'abord, un *s-* ouvrant face à un *l-* ouvrant ; puis, au sein des formes en *l-*, une seconde opposition entre une forme non marquée, *le*, et deux formes marquées, *lo* et *la*. Les exemples ne manquent pas. En fait, ils sont trop nombreux pour qu'on n'y reconnaisse pas un de ces mécanismes fondamentaux et récurrents qui structurent la langue et que l'on s'interdit, en conséquence, l'hypothèse d'une organisation interne du mode quasi-nominal du type suivant :

-R	-DO	
	-NDO	-DO

Reste bien sûr à déterminer ce qu'une telle structuration peut recouvrir. On fera l'hypothèse que la part désinentielle commune que nous livrent le gérondif et le participe n'est pas fortuite, qu'elle témoigne tout au contraire de ce que leurs signifiés ont quelque chose en partage et ce, même si sur le plan référentiel, tout semble y contredire. Hormis les cas de substantivation, quel que soit l'énoncé dans lequel il prend place, un gérondif, en effet, renvoie toujours à un événement vu comme s'accomplissant. Partout et toujours, c'est une permanence, une continuité qui nous est offerte :

Hablaban *paseando* sin moverse, como si ejecutaran sobre el propio terreno o acaso *describiendo* un leve semicírculo alrededor del sillón de la abuela, unos pasos de baile

⁶ C'est à cette même ligne de partage que conclut Bottineau (2010 : 24) : « La cognématique affirme ainsi qu'une partie de la morphologie grammaticale comprend des unités composites formées d'éléments submorphématiques articulant certains protocoles interprétatifs, et qu'il est possible de prendre en compte ces indicateurs dans la modélisation des signifiés de puissance des formes. Par exemple, en castillan, on identifie un élément formateur *n*, reconnu par Molho comme formant de l'article indéfini et de la négation, mais que l'on retrouve également dans la marque du gérondif *-ndo*, par opposition à celle du participe passé *-do* » (c'est nous qui soulignons).

⁷ Sur ce système des démonstratifs et les réseaux d'oppositions qu'il fait apparaître, voir Molho (1968 : 335-350), Piel (2005), Delpont (2010).

que representaban los movimientos de dos personas *andando* (Pombo, Á., *El metro de platino iridiado*, Barcelona, Anagrama, 1993, p. 288).

Quant au participe, on le sait, quel que soit l'énoncé dans lequel il apparaît, il nous livre systématiquement l'image d'un événement révolu, d'un procès caduc :

¡Esto se pone al rojo, compañero! Me hirieron y perdí sangre, te habrás *enterado*, pero ya estoy bien. He *vuelto* a la base, decidido a resistir. No te asustes, las he *pasado* peores. Ya falta poco, están perdiendo terreno (Sampedro, J. L., *La sonrisa etrusca*, Madrid, Alfaguara, 1995, p. 294).

Permanence d'une part, caducité de l'autre, donc ; et il n'est pas douteux que les deux s'opposent. Mais, si l'on veut bien s'y arrêter un peu, on s'aperçoit que cette opposition, toute radicale qu'elle paraît, est une opposition d'effets, qu'elle résulte de deux représentations qui, elles, ne s'écartent que partiellement. Car enfin, quoi qu'on se représente – permanence ou caducité –, il faut pour y parvenir se forger l'image de deux espaces : deux espaces portant même contenu dans le cas de la permanence, deux espaces de contenus distincts dans celui de la caducité, mais deux espaces dans tous les cas. Ce qui revient à dire que gérondif et participe correspondent tous deux à ce que Delpont nomme une représentation « non thétiq[ue] »⁸, et si l'on accepte de faire l'hypothèse que c'est précisément cette convergence qui nous est déclarée par la marque désinentielle -DO⁹, il en résulte :

– que la marque -R, à laquelle -DO s'oppose, peut alors, par voie de conséquence, être lue comme le signe d'une représentation « thétiq[ue] »,

Thétiq[ue] -R	Non thétiq[ue] -DO
------------------	-----------------------

– que le contraste -NDO/-DO, qui au sein du non thétiq[ue] oppose le gérondif et le participe, signe pour sa part une opposition de type « statique / dynamique ».

Non thétiq[ue] : -DO	
Statique -NDO	Dynamique -DO

⁸ Le propre de la représentation thétiq[ue] est de réunir les éléments impliqués dans un espace de temps sans considérer jamais ni l'avant ni l'après. Par opposition, la représentation non thétiq[ue] distribue les éléments qu'elle implique dans deux instants temporels consécutifs (Delpont, 2004 : 149-150).

⁹ Bottineau propose une autre lecture de cette marque de désinence. Il y voit la marque d'un terme (atteint dans le cas du participe : -DO ; non atteint dans le cas du gérondif : -NDO). On reviendra plus avant sur ce caractère « négatif » porté par le gérondif.

Une telle vue des choses irait-elle à l'encontre des formules descriptives données plus haut ? Oui, en partie ; mais en partie seulement. Le signifié du participe, tel qu'il ressort de l'équation {Évt < Act, Obs}, s'accommoderait parfaitement d'une représentation dynamique, laquelle, on l'a vu, pouvait du reste être schématisée ainsi :

Évt	Act Obs
-----	------------

Participe – Dynamique

C'est pourtant une autre figuration que nous retiendrons ici :

ê (Act), Évt (+) (>)	ê, Évt (-) (>)
-------------------------	-------------------

Participe – Dynamique

Une figuration où, comme on peut le voir, l'observateur n'apparaît pas¹⁰ parce que cette « image que le locuteur se donne de lui-même appréhendant un événement et l'acteur qu'il y aperçoit »¹¹ conduit à concevoir ce paramètre comme une donnée exochronique. Or, si l'on peut admettre sans difficulté qu'il en soit ainsi pour les formes verbales indicatives – formes qu'on ne peut se représenter sans se forger une image de l'exochronie –, il en coûte davantage pour les formes du quasi-nominal qui se définissent et se distinguent, on l'a dit, par leur endochronie.

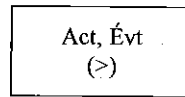
On peut certes supposer que d'un mode à l'autre, du quasi-nominal à l'indicatif, ce paramètre déserte le temps porté pour le temps porteur. Mais on peut aussi bien envisager une autre voie et, partant de ce que l'effection d'un événement possède une orientation temporelle ascendante¹², faire l'hypothèse que c'est cette propriété intrinsèque, symbolisée ci-dessus par « (>) », et non la position d'un observateur, qui, associée à une représentation dynamique, va faire naître l'image portée par le participe d'une effection caduque.

¹⁰ Ce n'est pas là, comme on peut le voir, la seule différence, puisqu'acteur et événement sont représentés ici sous deux états distincts d'eux-mêmes : un état d'activité (+) et un état d'inactivité subséquent (-).

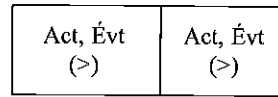
¹¹ Telle est la définition qu'en donne Chevalier (1992 : 330).

¹² Cette orientation temporelle ascendante s'apparenterait en quelque sorte à ce que les physiciens nomment « la flèche du temps » : « nous confondons très souvent flèche du temps et cours du temps. Or ce sont deux choses très différentes. Le cours du temps relève de la causalité, du fait que le temps passe dans un seul sens, sans jamais faire marche arrière. La flèche du temps, elle, présuppose l'existence d'un cours du temps bien établi au sein duquel certains phénomènes sont eux-mêmes temporellement orientés, c'est-à-dire irréversibles : une fois accomplis, il est impossible d'annuler les effets qu'ils ont produits » (Klein, 2003 : 126).

Dans cette perspective, l'infinitif et le gérondif pourraient à leur tour être schématisés de la sorte :



Infinitif – Thélique



Gérondif – Statique

Sans doute peut-on admettre sans trop de peine qu'une représentation comme celle proposée ici pour le gérondif ne puisse engendrer que l'image d'une effecton en cours, que l'effet produit en discours ne puisse être que celui d'une permanence, d'une continuité.

L'hypothèse de la représentation thélique de l'infinitif, elle, pose plus de difficultés. On n'y perçoit rien qui puisse justifier que l'on y lise la cause obligée, et rien que la cause obligée, de cet « avant » qu'évoquait Maurice Toussaint ou de cette effecton « non engagée » dont parlait Delport. Cette image prospective, la représentation thélique ne l'interdit pas, bien sûr, mais elle ne l'impose pas. Négligeant l'avant comme l'après, indifférente à toute variation, elle autorise de fait tout l'éventail théorique des possibles¹³. Éventail qui d'ailleurs se trouve exploité en discours, puisque l'infinitif, selon la phrase dans laquelle il entre, selon le verbe d'appui qui lui est associé, contribuera à l'évocation :

– d'un accompli :

Se acabó el dominó y se acabó la nostalgia, que ya me están saliendo champiñones en los ojos, compañeros, *de tanto llorar*. El año que viene en La Habana (Vázquez Montalbán, M., *Galíndez*, Barcelona, Seix Barral, 1993, p. 131).

Pero una noche ocurrió el milagro. Yo *había terminado de redactar* un suelto y estábamos cerrando la edición del periódico cuando inicié mi ronda de llamadas marcando el número de la Résidence des Nymphéas, de Fontaine-Lès-Dijon, y, apenas pregunté por Miralles, en vez de con la acostumbrada negativa la operadora de la centralita me contestó con un silencio (Cercas, J., *Soldados de Salamina*, Barcelona, Tusquets, 2002, p. 172) ;

– d'un accomplissement :

Pero en conjunto poquísimas son las preferencias de Valdés que no comprobamos hoy

¹³ Ce n'est pas là l'apanage de l'infinitif. Les formes subjonctives, on le sait, négligent elles aussi le degré d'accomplissement de l'événement qu'elles déclarent, et peut-être conviendrait-il de chercher dans cette convergence d'effets l'une des raisons de leur possible alternance (*le aconsejó hablar / le aconsejó que hablara*).

como colectivas. Citemos entre sus preferencias, *por ser formas plenas*, cantad a canta, descabullir, desperezar a escabullir, esperezar, deshazer a desher, y tiene por «manera de hablar mala y reprovada decir traxon, dixon, hizon, por traxeron, dixeron, hizieron» (Alonso, Amado, *Estudios lingüísticos. Temas hispanoamericanos*, Madrid, Gredos, 1976, p. 31).

—No trato de ser misterioso, querido Javier. Sólo quería que siguieras el curso de mis pensamientos. Sí, he pensado una solución, y esa solución, para decirlo todo sin rodeos, eres tú.

Me atraganté con el coñac.

—¿Yo? ¿Y qué puedo hacer yo?

Leprince se inclinó hacia delante *sin dejar de mirarme* a los ojos y posó su mano en mi antebrazo.

—Cásate con ella (Mendoza, E., *La verdad sobre el caso Savolta*, Barcelona, Seix Barral, 1994, p. 264) ;

– d'un « à accomplir » :

La tenacidad heroica de las tropas reales no tenía otra finalidad estratégica que llevar a un punto culminante la disciplina y el pundonor de los que hacían el último esfuerzo en pro de Isabel II. Su grito era: «¡Viva la Reina! ¡A dormir a Córdoba!». Y a la Eternidad iban a dormir unos y otros, sin que doña Isabel ganara una sola línea del terreno perdido en el corazón de España (Pérez Galdós, B., *La de los tristes destinos*, Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, Universidad de Alicante, 2002, p. 324).

Le dijo que había ido al cerro para avisarle de que en las granjas de El Altollano la Guardia Civil contaba los animales por la noche, y obligaba a los paisanos a entregar las llaves de los corrales, y que por la mañana devolvía las llaves y contaba de nuevo los animales para saber quién vendía provisiones a la guerrilla. Y que así había caído Hortensia, cuando *se disponía a comprar* una gallina (Chacón, D., *La voz dormida*, Madrid, Alfaguara, 2002, p. 28) ;

– voire d'un non-accompli :

A veces me decía Leporello que tal señora me había mirado, o que alguna muchacha decente se había interesado por mí; pero yo me reía de sus noticias. Era un chico estudioso, y en el estudio, y en algunos deportes, consumía tranquilamente la fuerza de mi juventud. Lo que más me atraía, fuera de la Teología y de algunos poetas, era la esgrima: no había en toda Salamanca quien jugase la espada como yo. Pero a Sevilla sólo había llegado mi reputación de teólogo, no la de espadachín. *De saberlo* a tiempo el Comendador, quizá se hubiera portado con más comedimiento, o quizá hubiera mandado asesinar me (Torrente Ballester, G., *Don Juan*, Barcelona, Ediciones Destino, 1963, p. 152).

Y cogió un libro, y después otro, y los fue mostrando a la Benina, que se acercó *para ver* tanta maravilla numérica.

«Fijese usted. Aquí apunto el gasto de la casa, sin que se me pase nada, ni aun los cinco céntimos de una caja de fósforos; los cuartos del cartero, todo, todo... En este otro chiquitín, las limosnas que hago y lo que empleo en sufragios. Limosnas diarias, tanto. Limosnas mensuales, cuánto. Después lo paso todo al Mayor, donde se puede saber, día por día, lo que gasto, y hacer el balance...» (Pérez Galdós, B., *Misericordia*, Madrid, Cátedra, 1993, p. 132).

Cela autorise-t-il pour autant à écarter tout à fait ces notions d'« avant » et d'effectation « non engagée » ? Il nous semble que non, car si nous avons vu juste, si l'infinitif correspond bien à une représentation thétiq ue, on comprend que l'on puisse le concevoir comme un « avant » au regard du gérondif et du participe. On ne saurait en effet se forger l'image de la binarité qu'implique le non thétiq ue sans s'être forgé au préalable l'image mentale de l'unité dite par le thétiq ue. De ce point de vue donc, parce qu'il faut poser avant que d'opposer, tout simplement, l'infinitif serait bien un « avant », mais un « avant » conceptuel, un « avant de raison ». La « protoforme » première en somme.

Quant à la marque désinentielle par laquelle l'infinitif s'oppose au gérondif et au participe, elle pourrait bien n'être que ce que Guillaume appelait une morphologie « négative » ; une morphologie qui ne dit rien par elle-même du degré d'accomplissement de l'événement, mais qui, par position, c'est-à-dire dès lors qu'on la considère relativement aux deux autres formes du quasi-nominal, en vient à dire ce que celles-ci ne peuvent signifier : l'événement vu comme non entamé.

Il est enfin un dernier élément qui plaide en faveur du caractère thétiq ue de l'infinitif : la singularité de son pendant nominal en langue, non que ce soit la seule forme dans ce cas, puisque le gérondif a également ses pendants : *los considerandos de una sentencia, la doctoranda...* et ces formes ressortissent au plan du nom aussi légitimement que *el ser, los poderes, los andares...* ou *el cantar de los cantares...*¹⁴. L'important n'est pas là ; il est dans le fait que ces substantivations ne sont nullement équivalentes puisque dans un cas, celui du pendant nominal d'un gérondif, c'est toujours d'un des actants qu'il est question¹⁵, alors que dans l'autre, c'est de l'événement même

¹⁴ Si le gérondif et l'infinitif convergent sur ce point, ils s'écartent en revanche en matière de substantivation de discours puisque le gérondif la refuse alors que l'infinitif, lui, l'accepte : «*el tener* que levantarse a las siete menos cuarto al día siguiente y *el tener* que esperar el autobús y *el volver* a ver a todos los compañeros del curso dando voces y contando el veraneo y sentándose en unas aulas diferentes y ya en segundo de BUP, tenía un poder propio y resonante y una evidencia de alegría y jaleo indiscutibles» (Pombo, Á., *El metro de platino iridiado*, op. cit.).

¹⁵ Si l'on écarte le cas des formes du type *la hacienda, la vivienda...* qui mériteraient à elles seules une étude, tout se passe comme si, parallèlement aux adjectifs verbaux (*el cantante, el hablante...*), voués à désigner l'agent de l'événement, la langue s'était dotée par ce biais d'un outil plus général, apte à désigner tout actant, qu'il soit agent ou patient.

qui accède au plan nominal. La raison en est peut-être qu'une représentation théâtrale autorise à se représenter le temps porté non seulement comme une progression, comme une suite d'instants, mais aussi comme un tout atomique, qui peut être condensé, comprimé, réduit à un point, à une existence sans plus..., à un véritable substantif en somme. C'est ce qu'illustre l'exemple suivant :

¿Cómo olvidar las noches en que se reunía en una buhardilla con un grupo de amigos, científicos y artistas como él, y se planteaban en susurros o a grandes voces las preguntas esenciales de la existencia humana, o la alegre ronda de amanecida, cuando se echaban a la calle y se juntaban con otros grupos en cierto local bohemio donde bebían cerveza, comían anguilas y competían en agudezas, risas y canciones?

—Lo que yo hubiera dado por estar allí —se lamentó Gil—, en ese mundo juvenil consagrado a la amistad y *al saber* (Landeró, L., *Juegos de la edad tardía*, Barcelona, Tusquets, 1993, p. 140).

On ne saurait clore cette étude sans dire quelques mots de ce -N- par lequel le gérondif s'oppose au participe. Fortineau, dans son étude de la tournure *en + gérondif*, y voit la marque d'un contraste (2006 : 45). Prenant appui d'une part, sur ce qui oppose gérondif et participe, et d'autre part, sur une description ancienne de la préposition¹⁶, elle conclut :

on peut formuler l'hypothèse selon laquelle *n signifie justement la mise en contraste de deux éléments, cette mise en contraste s'appliquant à des éléments différents selon le morphème dans lequel *n apparaît. Dans la préposition *en* cette mise en contraste est celle d'un champ de représentation avec tout le reste, *i.e.* tout ce qui doit en être exclu ; dans le cas du gérondif, cette mise en contraste s'applique à du temps, à une endochronie engagée (-*do*) et m'oblige donc à concevoir cette endochronie engagée pour partie seulement.

Rejoignant l'hypothèse lancée en 1988 par Molho (300-302) — au moins en partie —, Bottineau, dans l'article auquel nous faisons référence plus haut, y voit, quant à lui, la marque de la négation :

L'idée est donc que le gérondif castillan est marqué par un suffixe, une action vocale à effets perceptuels distribués (réflexif et adressé), et que cette marque se décompose en une marque de perfectivité *d*, commune au gérondif et au participe passé, et une marque de négation antéposée *n* (2010 : 24).

Dans son étude, en effet, Molho distinguait deux cas de figures : celui du *n[<]

¹⁶ Jimenez, Maria, *Penser ne suffit pas, il faut penser à quelque chose* (inédit). L'étude visait à montrer, entre autres choses, que l'effet d'« intériorité » associé à la préposition résulte de la création d'une unité d'extension (endotopie) qui, à l'instar de l'article indéfini *un* porteur du même formant, s'institue par exclusion.

(ouvrant), chargé de signifier d'emblée la négation (*no, ni, nada, nunca...*), et celui du *n> (fermant) qui ne la signifie que de manière médiate *via* la déclaration de l'unité. Ainsi dans *un, algún quien, alguien...* mais aussi dans *aman, comen, viven...*

Du côté de *n>, une dernière propriété fonctionnelle du formant est son aptitude à signifier, à tous les temps du verbe, la personne troisième plurielle. [...] La cause de la convenance à cette fonction du formant *n, lié à la représentation du singulier et de l'unité, est sans doute que le rapport de la personne plurielle au verbe qui l'intériorise, est celui d'une *pluralité interne* aussi extensive (ou peu extensive) qu'on voudra l'imaginer. En effet, le verbe pluriel peut être rapportable en phrase à une série plus ou moins étendue de *connexus* explicitement dénotés (on parlera alors de « sujets »), il n'en reste pas moins que la personne plurielle qui s'y inclut n'est rien d'autre que la représentation d'une série indéfinie d'êtres que réunit une propriété commune : celle d'intervenir dans la gestion de l'événement verbal. Ils constituent par rapport à ce dernier un ensemble formant unité sous représentation plurielle. Ainsi *cantan* ou *beben* me font voir une pluralité d'êtres engagés *ensemble* dans l'acte de « chanter » ou de « boire ». Le formant *n> est le signifiant de cette unité globale dont seul le contexte phrastique peut éventuellement permettre d'identifier ou disjoindre les composantes (1988 : 297-298).

Des lignes qui invitent bien sûr à redécomposer la forme gérondive ou plutôt le morphème flexionnel qui la signifie en :

- une marque d'unité *n>, chargée de déclarer la présence d'un acteur opérant, son engagement effectif dans l'événement,
- et une marque *-do*, chargée de dire, selon nous, la représentation non thétiq ue de cet événement.

Ce que le signifiant du participe, par opposition, nous donnerait alors à voir, serait donc, sous représentation non thétiq ue là encore, l'absence de cet acteur opérant. Absence qui, étant donné la position terminale du participe dans le sous-système quasi-nominal, ne peut se concevoir que sous la forme d'un désengagement, d'un passage au terme duquel l'acteur, entité fonctionnelle, démis du rôle qui était le sien, devient un existant, sans plus. Toutes choses qui par un autre biais aboutiraient à la représentation non thétiq ue que nous donnions plus haut. Cela suffit-il à valider les hypothèses proposées dans cette étude ? Sans doute pas.

Sans doute conviendrait-il antérieurement d'apporter réponse à bien d'autres questions qui restent ici en suspens : cette distinction entre thétiq ue et non thétiq ue se prolonge-t-elle au-delà du mode quasi-nominal ? Peut-on l'intégrer dans la description de toutes les formes verbales ? Est-il légitime de le faire ? Quelles en seraient les conséquences ? Et par delà, peut-on imaginer que chaque étape du mouvement de complexification qui mène du quasi-nominal à l'indicatif correspond à une application singulière de ce principe de scission par lequel s'engendre la distinction entre thétiq ue

et non thétiqne ? Peut-on, partant de ce principe, concevoir la progression modale comme une suite de déflexions dont le résultat serait l'émergence progressive des différents paramètres qui finiront par apparaître à l'indicatif ? Le chantier, comme on le voit, est encore bien loin de sa fin.

Bibliographie

- Bottineau, D., « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes » in Le Tallec-Lloret, G. (éd.), *Vues et contrevues, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane, Université de Haute-Bretagne, Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, pp. 19-40.
- Chevalier, J.-C., « Le verbe une fois de plus » in Luquet, G. (éd.), *Linguistique hispanique (Actualités de la recherche)*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1992, pp. 329-342.
- Delpont, M.-F., *HABER et TENER : Étude lexico-syntaxique, perspective historique et comparative*, Paris, Éditions hispaniques, 2004.
- « Quand deux et deux font trois : le système espagnol des déictiques » in Le Tallec-Lloret, G. (éd.), *Vues et contrevues, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane, Université de Haute-Bretagne, Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, pp. 55-62.
- Fortineau, C., « En + gérondif : un signifiant complexe pour une structure complexe » in Luquet, G. (éd.), *Le signifié de langue. Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, pp. 39-60.
- Klein, M., *Les tactiques de Chronos*, Paris, Flammarion, 2003.
- Molho, M., « Remarques sur le système des mots démonstratifs en espagnol et en français », *Les Langues modernes*, 62/3, 1968, pp. 335-350.
- « L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant esp. UN/NO) » in Blanche-Benveniste, C., Chervel, A., Gross, M., *Grammaire et histoire de la grammaire : hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1988, pp. 291-303.
- Piel, A., *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique*, Lille, Presses de l'ANRT, 2005.
- Toussaint, M., « Analogiques », *Cahiers de linguistique analogique*, 1 (*Le mot comme signe et comme image : Lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Monneret, Ph., éd.), 2003, pp. 331-350.